

## **L'Homme aux rats**

Cas princeps de névrose obsessionnelle traité par Sigmund Freud en 1907, cure exemplaire dont il rend compte dans *Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle* (1909), et au cours de laquelle il met en évidence le lien entre les idées obsédantes et les désirs refoulés.

Il s'agit d'un jeune homme de trente ans, juriste, intelligent et sympathique. Sur les conseils d'un ami proche, il vient consulter Freud, dont il avait lu *Psychopathologie de la vie quotidienne*. Il se plaint d'obsessions et de compulsions qui lui ont fait perdre plusieurs années dans sa carrière. Entre autres choses, il redoute depuis quelques temps qu'il n'arrive malheur à son père et à une femme qu'il aime avec dévotion.

Dès la première séance, il raconte la scène infantile, que Freud place à l'origine des troubles. Âgé de six ou sept ans, le patient s'était glissé sous les jupes d'une gouvernante jolie et consentante et lui avait touché le ventre et les organes génitaux. Le patient déclare également qu'il a souvent le désir de voir des femmes nues, mais il ressent alors une «inquiétante étrangeté», comme s'il allait arriver quelque chose à son père et qu'il devait tout faire pour empêcher ces pensées. Freud attribue ces craintes à l'interdit dont est frappé le désir de voir des femmes nues et qui peut s'exprimer ainsi: «si j'ai ce désir, mon père doit mourir». Il y a donc un désir associé à une crainte, un affect pénible et des mécanismes de défense qui déplacent cet affect sur une autre représentation anodine. L'obsédé est assujéti à des injonctions et à des paroles menaçantes qui le mettent dans une situation intenable. Ainsi en va-t-il pour l'anecdote de la dette qui semble avoir directement motivé la demande de cure de l'homme aux rats.

Cet épisode se situe pendant une période militaire au cours de laquelle le patient devait régler le prix d'une paire de lorgnons commandée à Vienne. La postière qui a réceptionné le colis avait avancé l'argent (3,80 couronnes). Or il se trouvait un capitaine, connu pour sa cruauté, qui enjoignit au patient de payer la somme à un certain lieutenant A., vaguemestre. Le patient savait parfaitement qu'un autre lieutenant avait déjà remboursé la postière. Mais cette injonction eut un effet de terreur sur lui et il fut pris par la contrainte d'y obéir, alors qu'il ne le voulait pas. Il craignait que le malheur ne frappe son père et sa dame d'élection. Par ailleurs, ce capitaine cruel avait raconté un supplice oriental qui consiste à attacher un homme nu sur un seau contenant des rats affamés; les rats s'enfoncent lentement dans l'anus et le rectum du supplicié pour le dévorer. En fait, le patient redoutait que ce supplice ne soit infligé à son père et à son amie s'il ne payait pas sa dette, ce qu'il ne pouvait pas faire puisqu'elle avait déjà été réglée. Freud apprend à la deuxième séance que le père est mort depuis huit ans et que la dame repousse éternellement les avances du patient. Il note aussi que le patient raconte le supplice avec une jouissance évidente par lui-même ignorée.

Le patient confie à Freud qu'il était très proche de son père, et que celui-ci avait dans sa jeunesse contracté une dette d'honneur qu'il n'a jamais pu rembourser à cause de sa pauvreté. Il avait par la suite épousé une riche héritière.

Au cours de la cure Freud s'est employé à faire prendre conscience au patient de son ambivalence amour/haine à l'égard de son père, interdicteur de l'amour sensuel. L'homme aux rats n'avait pas fait le deuil de son père, mais refoulé sa mort si souvent souhaitée. Ses craintes traduisaient donc son agressivité refoulée envers son père et son désir mortifère à

l'égard de la femme aimée avec tant de dévotion. L'obsédé se défend par l'annulation, le déplacement, la dénégation de ses vœux de mort et opère une régression de la libido au stade anal.

Il semble que l'homme aux rats ait bénéficié d'une amélioration après la cure avec Freud. Il est mort au front au cours de la Première Guerre mondiale.

## **I'Homme aux loups**

Cas clinique publié par Sigmund Freud en 1918 sous le titre *Extrait de l'histoire d'une névrose infantile*.

Il s'agit d'un jeune homme russe de vingt-deux ans que Freud traita entre 1910 et 1914. Il venait d'hériter de l'immense fortune de son père, mort deux ans auparavant. À l'âge de dix-huit ans, la santé mentale du patient s'effondra à la suite d'une blennorragie. Son adolescence s'était déroulée normalement et il avait achevé ses études secondaires. Mais son enfance avait été dominée par de graves troubles névrotiques qui s'étaient déclenchés avant son quatrième anniversaire sous la forme d'une phobie d'animaux, puis s'étaient transformés en névrose obsessionnelle à contenu religieux. Entre dix-huit et vingt-deux ans, le patient séjourna dans des sanatoriums en Allemagne, avec le diagnostic d'état maniaco-dépressif (pathologie dont souffrait son père). Freud traita uniquement les séquelles de la névrose obsessionnelle infantile. C'est d'ailleurs tout l'intérêt de ce cas clinique: la mise en évidence de l'importance de la vie sexuelle infantile dans la genèse des névroses (démonstration à l'adresse de Jung), et le travail sur l'aspect réel ou fantasmatique des événements rapportés par le patient relativement à cette période infantile.

En fait, toute l'analyse est centrée autour d'un rêve que fit l'enfant quelques jours avant le Noël qui marquait son quatrième anniversaire. C'est le fameux rêve des loups: l'enfant rêve qu'il est dans son lit, soudain la fenêtre s'ouvre et il voit sur les branches d'un grand noyer face à la fenêtre 6 ou 7 loups blancs avec de grandes queues de renard. Terrifié à l'idée d'être mangé par les loups, l'enfant crie et s'éveille.

Par un travail d'associations d'idées, Freud rapproche ce rêve de la vision par le patient d'une relation sexuelle de ses parents lorsqu'il avait un an et demi. Cette «scène primitive» était un coït a tergo au cours duquel il a vu son père dressé et sa mère courbée, tous deux étant vêtus de blanc. Les loups terrifiants représentaient donc le père et son sexe dressé. La scène primitive, réalité ou fantasme, tel est l'objet de la discussion de ce rêve.

Tout le matériel clinique qui a permis de reconstituer la névrose infantile a été livré par le patient au cours des six derniers mois de la cure. En effet, dans le but de forcer les résistances et la passivité du patient, Freud avait fixé un terme à cette analyse qui durait depuis quatre ans sans résultat. L'homme aux loups, considéré comme guéri, retourna donc en Russie en 1914. Mais la guerre et la révolution d'Octobre le ruinèrent. Les symptômes reprirent sous la forme d'une constipation opiniâtre. Il revint à Vienne, mais ne pouvait plus payer une cure avec Freud. Ce dernier organisa alors une collecte auprès de la Société de psychanalyse pour verser pendant six ans une rente à l'homme aux loups en dédommagement de sa contribution à la théorie psychanalytique.

L'état du patient s'aggravant, Freud l'adressa à Ruth Mack Brunswick pour un traitement

gratuit. Il souffrait alors d'un délire hypocondriaque centré sur l'intestin, puis sur le nez et les dents. R.M. Brunswick établit un diagnostic de paranoïa. Au bout de quelques mois de cure l'état du patient s'améliora sans qu'aucun élément nouveau sur le matériel infantile ne fût livré. Il s'agissait de résoudre le transfert du patient avec Freud, ce qui n'avait pu se faire au moment voulu à cause de l'échéance fixée par celui-ci. Ce forçage de la part de Freud, allié à l'erreur de la rente versée au patient et aux circonstances douloureuses de sa vie ont précipité une rechute, un déclenchement d'épisode psychotique.

C'est à propos de l'homme aux loups que Freud avance pour la première fois le terme de *verwerfung* qui signifie rejet, en l'occurrence rejet de la castration dont le patient ne voulait rien savoir, même au sens du refoulement. Lacan continuera ce commentaire et traduira *verwerfung* par forclusion, ou rejet définitif d'un signifiant primordial, le signifiant Nom-du-Père. La forclusion est pour Lacan le mécanisme central de la psychose.

Les psychanalystes Maria Torok et Nicolas Abraham ont élaboré, à partir d'un travail sur le langage de l'homme aux loups, le concept de «crypte», lacune au sein du moi, défaut d'inscription symbolique qui participerait au déclenchement de la psychose (*le Verbier de l'homme aux loups*, 1976).

Devenu une sorte de monument de la psychanalyse que l'on venait visiter du monde entier, l'homme aux loups a fini sa vie dans un hospice de la banlieue viennoise.

## le Petit Hans

Étude psychanalytique de Sigmund Freud (1909).

Le petit Hans est le pseudonyme d'un enfant que Freud suivit en traitement, ce qui lui permit d'exposer sa conception de la sexualité infantile et la place fondamentale que celle-ci occupe dans l'histoire singulière de tout être humain. Le texte (dont le titre complet est *le Petit Hans. Analyse d'une phobie chez un garçon de 5 ans*), publié en 1909, fut repris dans les *Cinq Psychanalyses*. De façon très schématique, on peut dire que la naissance d'une phobie chez un garçon de moins de 3 ans permit à Freud de mettre en évidence le rôle du complexe d'Œdipe et celui de la castration dans l'histoire d'un individu et, au-delà, le rôle de la fonction du père dans le désir inconscient de l'enfant. Il faut tout de suite noter la particularité de cette observation: l'histoire de la maladie du petit Hans et de sa guérison n'émane pas de l'observation personnelle de Freud. Certes, il a donné les grandes lignes du traitement et il est intervenu – une seule fois – personnellement au cours d'un entretien avec le petit garçon; mais le traitement même a été appliqué par le père de l'enfant, qui était médecin et qui mit ses notes à la disposition de Freud en vue d'une publication. C'est le père qui parvint à faire parler l'enfant et qui se livra à l'interprétation de ses paroles. Comme le dit Freud, «seules la réunion de l'autorité paternelle et de l'autorité médicale en une seule personne et la rencontre en celle-ci d'un intérêt dicté par la tendresse et d'un intérêt d'ordre scientifique, permirent en ce cas de faire de la méthode une application, laquelle, sans cela, n'eut pas été apte».

Les parents du petit Hans le décrivent comme un enfant gai et franc, et «tel, en effet, il devait être d'après l'éducation qu'ils lui donnaient, éducation dont la partie essentielle consistait dans l'omission de nos fautes habituelles en matière éducative», nous dit Freud. Quoi qu'il en soit, c'est dans ces conditions que le petit Hans commença à ressentir des

troubles caractérisés, des crises d'angoisse morbide; il n'osait plus sortir. Au début de cet état anxieux, il ne peut dire encore de quoi il a peur. La phobie de Hans est constituée par *la peur d'être mordu par un cheval blanc*. Le père s'employant à faire parler son fils, note que cette peur «semble être en rapport d'une façon quelconque avec le fait d'être effrayé par un grand pénis». Nous savons, par une observation antérieure, que Hans avait remarqué dans la rue le grand pénis des chevaux et qu'il en avait conclu que sa mère, grande elle aussi, «devait avoir un «fait-pipi» comme le cheval». Freud pense alors que ce n'est pas le grand pénis qui fait peur à Hans, mais quelque chose de plus enfoui dans l'inconscient, qui est l'angoisse de castration. Il rappelle alors la vieille menace faite par sa mère à Hans âgé alors de 3 ans et demi, celle de lui couper son «fait-pipi» s'il continuait à jouer avec. «Il serait tout à fait classique, dit Freud, que la menace de castration fût son effet *après coup*, et qu'actuellement, un an et trois mois plus tard, Hans fût en proie à l'angoisse de perdre cette précieuse partie de son moi.» Ainsi l'angoisse survient après la menace primitive, elle cherche un objet et le trouve dans l'animal phobique: le cheval qui peut mordre dans la rue. La menace de castration elle-même doit être également ressentie dans le contexte de la prohibition de l'inceste qui interdit à Hans de désirer sa mère et qui fait du père le rival «interdicteur». Freud nous rapporte ce qu'il dit à l'enfant au cours de l'unique entretien qu'il eut avec lui: «Je lui révélai qu'il avait peur de son père justement parce qu'il aimait tellement sa mère. Il devait, en effet, penser que son père lui en voulait de cela, mais ce n'était pas vrai, son père l'aimait tout de même, il pouvait sans aucune crainte tout lui avouer. Bien avant qu'il ne vînt au monde, j'avais déjà su qu'un petit Hans naîtrait un jour qui aimerait tellement sa mère qu'il serait par suite forcé d'avoir peur de son père, et je l'avais annoncé à son père.»

Dans l'analyse du petit Hans, Freud établit le lien entre la phobie (ici le cheval, la rue) et ce que l'on peut appeler la «phobie de l'enfant», c'est-à-dire celle qui survient lors de ce moment de l'enfance, vers 3 ou 5 ans, où fréquemment l'enfant prend soudainement peur, de façon irraisonnée, de certains animaux ou espaces et où surgit le signal de ce que Freud désigne comme angoisse de castration. Cette phobie se résout le plus souvent avec la capacité que l'enfant acquiert d'appréhender l'ordre de ce qui régit non seulement la sexualité, mais aussi la transmission et la filiation.

Freud a indiqué à Hans le lieu de sa peur: le cheval redouté serait un substitut du père dans le triangle qu'ils forment avec la mère. Ce faisant il lui a permis d'«historiser» ce conflit inconscient qui existait en lui, d'appréhender le fait que le cheval redouté n'est pas cet animal redoutable surgissant brutalement. Hans, qui est entré dans le réseau qui lie filiation, nomination et transmission, a abordé le champ du symbolique et s'est par là même constitué à une place où un sujet peut se tenir et où la castration peut prendre un autre sens que celui d'une mutilation.